

Trois histoires

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **62 (1933)**

Heft 5

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

s'adonnaient de préférence aux études supérieures et littéraires. On négligeait presque entièrement l'étude de la langue nationale, en la sacrifiant à celle des langues mortes. Cet état de choses soulevait un problème que nombre d'écrivains s'appliquèrent à résoudre : parmi eux, il faut citer Gaspare Gozzi qui, sur la prière du gouvernement vénitien, publia un travail intitulé : *Réforme des études — Riforma degli studi*. Gaetano Filangeri, dans son œuvre : *La scienza della legislazione — La science de la législation*, consacra un volume aux lois qui ont trait à l'éducation et l'instruction populaire : il y donne de précieux conseils. Mais la voix de ces hommes éclairés fut insuffisamment écoutée. Il en résultait un enseignement par trop mince et incomplet, dans les écoles secondaires aussi bien que dans les écoles primaires. Ce qui importait avant tout, c'était la discipline maintenue par la fêrule et autres sortes de punitions. Bref, l'instruction populaire était presque nulle, de sorte que le peuple était livré à la grossièreté et à la seule préoccupation des besoins de la vie matérielle. La fréquentation des écoles demeurait l'apanage de la classe riche. Voici ce qu'écrivait à ce propos Francesco Soave : « Le bas peuple a été, dans les temps passés, abandonné à son ignorance. Aucune préoccupation chez les dirigeants de lui inculquer la moindre culture. De là, les préjugés et les erreurs, qui, soutenus par l'ignorance, n'ont jamais disparu ; de là, en beaucoup d'endroits, le lent progrès de l'agriculture et des arts, qui ne peuvent se perfectionner si à la pratique aveugle et matérielle, à la routine, ne viennent s'ajouter les connaissances nécessaires ; de là, surtout, le dérèglement des mœurs, dérèglement qui est inévitable chez des personnes qui, au cours de leurs premières années, ont été abandonnées à elles-mêmes et aux exemples contagieux du milieu. »

(A suivre.)

SERENO MUSITELLI.

TROIS HISTOIRES

Toutes trois passées à Fribourg.

Première histoire, vieille de huit ans, chez de grandes jeunes filles. Séance de baccalauréat. Le jury siège avec gravité. Au centre, M. le délégué de la Commission fédérale de maturité (c'était alors l'excellent et jovial M. Probst, de Bâle). Cinq demoiselles sur les bancs de torture.

Examen d'anglais. On traduit un livre à couverture jaune. Une candidate lit, puis traduit, puis cause, en souriant. Une de ses compagnes l'interrompt d'une réflexion qui semble amuser tout le monde ; puis une seconde intervient. Comme il arrive quand plusieurs jeunes filles s'intéressent à un sujet, au bout de trente secondes toutes parlent à la fois, en anglais, et cela finit par un éclat de rire sonore...

L'expert fédéral, le jury, l'examen et ses transes, tout était oublié ; on riait à propos de l'histoire contée dans le livre jaune ; on en jacassait (toutes à la fois) en anglais. Quelle meilleure démonstration que les leçons avaient passionné les élèves et que celles-ci avaient acquis admirablement la langue anglaise ? Si les membres du jury n'avaient pas été liés par les articles d'un règlement que le Conseil d'Etat avait approuvé, que la Commission fédérale de maturité avait également approuvé, ils auraient sans autre embarras donné la première note aux cinq bachelières. Il s'agissait de *Daddy Long-Legs* de l'auteur humoristique américain Jean Webster, *the-full-of-smiles book*, déclare le papier de garde, le livre plein de sourires.

Et les leçons aussi furent pleines de sourires et même de rires, bien plus que la séance de baccalauréat, évidemment. Les étudiantes n'en avaient jamais assez ; elles étaient toujours en avance dans leurs traductions ; on ne renâclait jamais devant cette « tâche à domicile »...

Seconde histoire, plus récente.

Encore une leçon d'anglais. Encore des jeunes filles, mais plus jeunes, dans une autre école. Le silence plane, coupé par des reniflements, des soupirs, voire des demi-sanglots. Une élève cependant est interrogée. Elle lit, elle traduit, très correctement, mais d'une voix rauque avec des soubresauts, quelque chose comme des hoquets ; les mots sont exactement nuancés ; les tournures sont ingénieuses ; l'écolière a manifestement compris l'intime de la pensée ; elle en veut rendre parfaitement la douloureuse délicatesse. Mais pourquoi ses lèvres se sont-elles toutes crispées ? Pourquoi sa parole semble-t-elle s'arrêter dans sa gorge ? Cependant ses compagnes ont tiré leurs mouchoirs ; elles se frottent les yeux ; elles bâillonnent leur bouche. On pleure. L'histoire est si triste du petit Humpbrey ; car on traduit *Misundlostood* de Florence Montgomery.

Dans ces leçons encore, on s'intéresse, on traduit plus loin que la maîtresse ne l'a demandé, on va en classe avec joie, quoique pour y pleurer...

Troisième histoire, toute récente.

De petites filles. Un cours moyen. Un exercice de grammaire. Ces exercices ne sont pas considérés comme « folichons » par les enfants de neuf ans. Celles-ci cependant s'acharnent ; elles sont penchées sur leur pupitre, les cheveux dans la figure, la langue tirée, la main serrant nerveusement la plume. Et quand elles relèvent la tête, elles sont toutes rouges de leur application concentrée : « Oh ! ma Sœur, on en refera de ces jeux !... »

Oui, c'était un exercice de grammaire sur la première conjugaison, mais sous forme de « jeu », comme on en fait beaucoup dans les écoles « nouvelles » et dans quelques autres, et la grammaire est peut-être la branche qui s'y prête le mieux. Oui, la grammaire...

Quelle morale en tirer ? Celle-ci : les tâches et les leçons à domicile

ne seront pas trouvées trop longues ou trop difficiles toutes les fois que, par leur fond ou par leur forme, elles auront réussi à saisir l'enfant, à le captiver, toutes les fois que, comme *Daddy Long-Legs*, les livres et les cahiers semblent « pleins de sourires », pleins de pleurs aimés et souhaités comme dans *Misundlostood*, pleins d'invites « sportives » comme dans le jeu de grammaire.

Géographie vivante de la Suisse ¹

Berne et Vaud

Le coryphée : J'annonce aujourd'hui deux Etats qui tiennent une grande place dans la Confédération : Berne et Vaud. Jeunes Bullois, écoutez bien les messagers que vous envoient ces deux grands voisins, avec lesquels vos pères ont entretenu des relations suivies et qui jouèrent un rôle décisif dans la vie de votre chère Gruyère.

Six élèves, les Vaudois, s'avancent à droite.

Le 1^{er} : Nous sommes les Vaudois, nous habitons le pays où coulent le lait et le miel, où croissent les pampres délicieux, où s'étale paresseusement le bleu Léman sur les bords duquel tous les peuples ont leur pied-à-terre et que chacun veut voir au moins une fois avant de mourir ! Nous pourrions répéter avec Charles-Quint : « Le soleil ne se couche pas sur nos Etats ! »

En effet, notre terre s'étend de la plaine à la montagne, des Alpes au Jura, de la « mer de Lausanne » au lac de Neuchâtel gris courroucé. Si ce n'est qu'en 1803 que nous sommes entrés dans la Confédération, nous servions depuis longtemps les intérêts de votre pays, puisque dès 1536 l'ours de Berne flottait sur l'Hôtel de Ville de Lausanne. C'était alors l'ère des luttes politiques et religieuses. Aujourd'hui, vive la Suisse : elle permet à tous ses enfants de vivre en paix les uns à côté des autres. « Liberté et Patrie » dit notre devise, qui est devenue en quelque sorte la devise de la Confédération !

Six élèves, les Bernois, se lèvent, mais restent au banc.

Le 1^{er} : Ici Berne ! Ici Erlach !

(Les six Bernois suivent alors le premier et se rangent à gauche.)

Le 1^{er} continuant : Moins encore que chez vous, amis Vaudois, le soleil ne se couche sur nos Etats. Nous avons les hautes montagnes, la belle Jungfrau, le sombre Finsterhaarhorn, puis la plaine féconde et le Jura qui s'abaisse presque au niveau du Rhin. Vous touchez à la France, Vaudois, mais nous touchions, avant 1919, à la fois à la France et à l'Allemagne.

C'est depuis 1353 que nous sommes Suisses. Que de hauts faits d'armes ne pourrions-nous pas vous raconter depuis que nous « traînons l'attelage » ! Nous avons un glorieux passé et l'ours de Berne a flotté triomphant dans bien des batailles. La Suisse n'existerait peut-être plus sans nous.

On nous a fait le reproche d'être rudes, d'être raides comme la justice de Berne. Mais, peu à peu, au fur et à mesure des progrès, nous nous sommes adaptés, et, aujourd'hui, le peuple de Berne jouit des mêmes faveurs que celui des autres Etats confédérés.

Le 2^{me} Vaudois s'avance : A chacun son tour en bonne démocratie !

¹ Voir N° du 1^{er} mai 1932.